

modeste de Marseille ; et là, ils se reconnurent mutuellement, non pas aux traits fort-altérés de leur visage, mais à leur âge, à leur situation commune, et ensuite à leurs noms, pour être trois des volontaires de 1792. Leurs espérances ne s'étaient pas absolument réalisées : aucun d'eux n'était colonel.

George rapportait, avec sa croix, des galons de brigadier ; Pierre revenait sergent ; et Jérôme avait échangé une de ses jambes contre une épaulette de lieutenant.

Lorsqu'on eut vainement attendu pendant quelques semaines le quatrième camarade, n'en recevant aucune nouvelle, on comprit de reste ce que cela voulait dire, et il n'en fut plus question. On s'occupa d'arranger une vie commune : nous l'avons dit : famille et amis n'étaient qu'un souvenir ; les vieux parents étant morts, et les amis n'ayant pas une nature assez vivace pour durer vingt-trois ans d'absence. Nos trois invalides se voyant donc plus étrangers dans leur ville natale qu'ils ne l'eussent été à Moscou où ils auraient au moins retrouvé la jambe de Jérôme, leurs compatriotes, alors royalistes fougueux, les voyaient même d'assez mauvais œil ; et tout espoir n'était pas perdu pour eux de recevoir un jour ou l'autre quelque coup de couteau provençal.

La récapitulation de leurs ressources donna les résultats suivants :

Pierre n'avait rien ; Jérôme mettait en commun sa pension d'amputé ; Georges le revenu de sa croix ; plus, soixante francs demeurés au fond des havre-sacs !

Ils firent l'acquisition d'une mesure et d'un petit jardin situés à deux portées de fusil de la ville, donnèrent soixante francs comptant sur le prix, et promirent de payer le reste en trois ans sur leurs économies.

Ils fermèrent eux-même celles des lézardes de la cabane qui auraient offert au vent du nord un trop libre passage, mirent quelques boîtes de branches épineuses dans les brèches du mur d'enceinte, et, ainsi clos et couverts, firent une installation définitive qui commença leur nouvelle existence.

Pauvre existence ! Ils avaient pour vivre à trois un revenu avec lequel un homme de goûts modestes se croirait dans la misère ; aussi ne pourrait-on énumérer les privations, les soins nouveaux qu'ils s'imposèrent :

Le jardin dut ses productions potagères à leurs talents hélas peu expérimentés ; rougissant dans leur orgueil de vieux soldats, ils allaient chercher eux-mêmes, pour le foyer commun, les portions de bois qu'on abandonne au pauvre.

Grâce à ces rigueurs, ils purent, en quelques années, acquitter le prix de leur cabane ; et, ni les uniformes, ni l'épaulette de Jérôme, ni la croix de Georges ne furent vendus. Ils trouvèrent même le moyen de se procurer trois redingotes bleues assez propres, au moyen desquelles ils faisaient, dans les grandes occasions, une honorable figure.

Vingt-sept années de cette vie à trois déterminèrent une prodigieuse consommation de tabac à fumer et d'histoires de batailles. On assure que le chiffre des victimes du canon, pendant les dix années de l'Empire, n'est qu'une misérable bagatelle, comparé à ce qu'il y eut de Russes et d'Anglais mis à mal dans les récits homicides de nos trois braves.

Une chose remarquable, c'est qu'ils vécurent dans la plus parfaite intelligence en dépit d'un contact perpétuel. C'étaient trois bonnes natures à peu près jetées dans le même moule ; ayant des défauts et des qualités analogues ; voyant tout à un seul point de vue. Du reste, nous ne chercherons pas à persuader au lecteur que c'étaient absolument trois génies du premier ordre ; bien au contraire.

Les grands événements de leur vie furent la nouvelle de la catastrophe de Sainte-Hélène ; et en 1830, l'apparition des trois couleurs. Dans la première de ces deux circonstances, ils pleurèrent comme des enfants, jusqu'à ce que l'un d'eux, Pierre, retrouvant un peu de ce calme favorable à la réflexion, se persuada que l'Empereur n'était pas mort :

On ne meurt pas quand on a tant d'esprit ; on meurt encore bien moins quand il y a par le monde un brigadier, un sergent et un officier, qui ne vivent que pour l'amour de vous. La mort ne peut pas être aussi difficile à vaincre qu'une armée de cent mille Russes ; et on sait que de cent mille hommes quelconques, l'Empereur ne faisait qu'une bouchée. Pierre ayant élaboré ce raisonnement, en fit part à ses deux amis, qui ne trouvèrent pas d'objections graves à y opposer ; en sorte qu'ils ne surent jamais trop à quoi s'en tenir à ce sujet.

De même que nous ne leur attribuons pas un prodigieux génie, de même aussi, nous tenons peu à les faire passer pour de bien jolis hommes :

Georges était d'une taille démesurée, raide et droit comme une barre de fer, et de longues moustaches blanches dépassaient d'un bon pouce le maigre contour de son visage.

Le lieutenant, petit, grêle, plus vieux, plus infirme que les deux autres, était un peu voûté ; il marchait avec peine, et une toux, provenant d'une blessure à la poitrine, le tourmentait beaucoup.

Enfin, la cicatrice de Pierre était loin d'embellir un visage en faveur duquel la nature avait fait peu d'efforts.

Il est inutile de dire que nos trois vétérans adoraient l'Empereur ; ils parlaient de lui le matin, l'après-midi, et, sans le moindre souci de la variété, ils revenaient le soir sur le même sujet, encore nouveau au bout de vingt-sept ans.

Un jour, c'était vers la fin de l'automne 1842, Georges revint de la ville aussi ému, aussi troublé que le jour où il avait reçu la croix ; ce fut inutilement que ses amis le questionnèrent sur les causes de son émotion ; ils ne purent

obtenir de lui autre chose que des réponses évasives et des mots sans suite, au milieu desquels ils crurent comprendre que Georges voulait les mener le lendemain à Marseille pour les faire jouir, à leur tour, d'une surprise et d'un bonheur que lui-même venait d'éprouver.

Les braves gens, après s'être inutilement creusé la tête pour deviner de quoi il pouvait être question, se décidèrent à suivre le conseil de leur camarade, et celui-ci leur ayant recommandé de revêtir, comme il le faisait lui-même, le costume des jours de cérémonie, cette circonstance accrut leur curiosité au point qu'ils se mirent en route avec un empressement dont on ne les eut pas crus capables.

Le lieutenant s'appuyait au bras de Pierre ; et Georges, encore ingambe, retrouvant dans cette circonstance tout le feu de sa jeunesse, les devançait pour revenir ensuite à eux les gourmander de leur lenteur. Son vieux visage était à la fois rayonnant et plein d'importance, comme celui d'un homme qui prépare à d'autres une grande surprise.

Il conduisit ses compagnons dans une maison de la ville dont le mobilier était à vendre par suite d'un décès, et parvenu dans une certaine salle basse qu'il semblait bien connaître, il leur dit :

— C'est là.

Puis il montra un tableau dans un vieux cadre poudreux, et frangé de toiles d'araignées...

Tous trois se découvrirent.

Débouts, la mine ébahie, l'œil humide, serrés l'un contre l'autre, ils se poussaient du coude, en se disant :

— C'est lui !

— Ah ! comme c'est lui !

C'était bien lui en effet : ses yeux d'aigle, ses bras croisés.

Georges allait, venait, s'arrêtait devant le tableau, regardait ses camarades d'un air triomphant :

— Je vous l'avais bien dit ! répétait-il.

Le vieux lieutenant, brisé par l'émotion, fut contraint de s'asseoir ; et les deux autres ayant pris place à ses côtés, ils oublièrent dans une ineffable contemplation le lieu où ils se trouvaient, leurs blessures, leurs cheveux gris, toute la pauvreté et présente réalité, pour les merveilles de leur vie lointaine.

Ils se revirent à Austerlitz, en Egypte, partout avec lui, jeunes et forts, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule ; puis ils assistèrent une seconde fois aux adieux de Fontainebleau, et leurs chagrins se renouvelèrent alors avec tant de force, qu'ils furent près de s'arracher le reste de leurs cheveux.

Les domestiques préposés à la garde de la maison par l'héritier du défunt, les voyant cloués à cette place, et ne leur trouvant pas une mine d'acquéreurs, tournèrent d'abord autour d'eux en cherchant l'occasion de les mettre dehors ; mais, l'émotion profonde, le bonheur douloureux de ces pauvres vieux soldats en face du portrait de leur général bien aimé, finirent par être compris et presque partagés par ces valets eux-mêmes ; et aucun d'eux n'osa troubler le recueillement dont ils étaient les témoins.

Les trois invalides ne se levèrent que quand la nuit vint leur dérober la vue de leur Empereur.

Ils éprouvèrent en ce moment là quelque chose de semblable à un réveil, et, tout pensifs, se mirent tristement en marche vers leur cabane. Mais, au lieu de dormir, ils passèrent cette nuit là à se rappeler les principaux souvenirs de leur vie militaire, remirent sur pied la grande armée au grand complet, et gagnèrent une seconde fois toutes nos immortelles batailles.

Le lendemain, le mauvais temps les empêcha de retourner à Marseille, comme ils en avaient formé le projet ; puis Jérôme, exténué de fatigue, n'aurait pu faire un pas ; Pierre n'en valait guère mieux ; et Georges ne pouvait les laisser seuls tout un jour, dans cet état ; car il était comme leur garde-malade.

— D'ailleurs, fit observer Jérôme, quand nous le verrons aujourd'hui, demain encore, cela ne pourra durer longtemps... il sera bientôt vendu.

Trois gros soupirs montèrent à la fois vers le plafond de la cabane.

— Un bonheur ! s'écrie Georges, ce serait de l'avoir toujours avec nous !

— Ah ! bien oui, firent les deux autres en s'efforçant de rire aux éclats tandis que cette idée leur mettait les larmes aux yeux.

— Tu trouves cela, toi ? dit Jérôme... tu serais donc content d'avoir toujours l'Empereur avec nous comme un camarade ?

— Voilà une bonne idée !... Je ne m'étonne plus qu'on t'ait nommé brigadier après vingt ans de service : tu as vraiment de l'esprit.

— Pierre ! écoute-le donc !... Il aimerait bien d'avoir toujours l'Empereur auprès de lui, et de pouvoir le regarder à tout instant.

— Il n'est pas difficile : je le crois qu'il aimerait cela, murmura Pierre en haussant les épaules.

— Nous pourrions mettre le tableau ici, n'est-ce pas, brigadier ? reprit Jérôme, en montrant un pan de muraille nue ; ce serait bien sa place.

— Oui, reprit Pierre qui affectait comme Jérôme de continuer la plaisanterie, mais qui commençait à s'attendrir à ses propres paroles ; et, tout en fumant auprès du feu, nous verrions l'Empereur du coin de l'œil.

— Et cela nous rajeunira, reprit Jérôme.

— Et quand nous parlerons d'Austerlitz, ajouta Pierre, nous lui ôterons nos chapeaux.

— Riez tant qu'il vous plaira, dit Georges ; nous serions bien heureux.

— Mais assez !... Nous verrions ses yeux tournés vers nous comme lorsqu'il passait la revue, le soir, et qu'il disait : " Je suis content."